

L'école maternelle est-elle nécessaire ?

par

*Pierre Guinamant **

Comment un ancien inspecteur de l'Education Nationale peut-il poser une telle question ? N'aurait-il donc pas lu les programmes officiels qui se sont succédé et qui, sans exception, ont indiqué qu'il ne peut y avoir un développement harmonieux pour un l'enfant s'il occulte le passage en école maternelle à partir de ses trois ans.

OK ! OK ! Celui qui pose cette question a fait son devoir d'inspecteur et affirmé, comme ses collègues, le rôle à la fois essentiel et indispensable de l'école maternelle dans l'éducation d'un enfant. Sans laquelle...Mais il est maintenant à la retraite depuis de longues années et, se rappelant sa propre enfance, il a tendance à prendre son propre cas comme référence. Quel vilain défaut !

Il a la bonne excuse de n'avoir pas fréquenté l'école maternelle : la commune dont dépendait le hameau où il était né en 1938 n'en possédait pas. En 1944, il aurait dû normalement entrer au CP. Ses parents, voyant que la guerre avait bien du mal à se terminer et conscients du fait que 5,5 km séparaient leur domicile du bourg, estimèrent qu'une année de plus à la maison ne pouvait que lui être profitable avant de le laisser affronter, matin et soir, la longue route sinueuse qui devait le conduire au savoir. Un savoir strictement français, très différent de celui que sa culture

maternelle, strictement bretonne, lui avait prodigué jusque là.

Le hameau en question - Kergreac'h ou village du haut - ne comprenait, durant la guerre, que vingt personnes réparties dans six foyers ; on dénombrait deux couples de vieux, huit adultes, six ados et deux jeunes enfants du même âge à quinze jours près : lui et Raymond. Ces deux-là s'entendaient comme larrons en campagne. Leur terrain de jeu était le village entier et, selon les circonstances, on les trouvait :

-occupés à grimper et à passer de branche en branche dans l'if majestueux qui ornait le centre du village,

-dans le roncier qui servait de déchetterie locale et recéait de vrais trésors pour nos deux aventuriers,

-au bord des talus à dénicher des nids de merles ou dans les prés à cueillir des primevères ou des jonquilles,

-dans un trou creusé dans une argile (proche du kaolin) qui leur apportait la matière nécessaire à la confection de divers objets qu'ils faisaient cuire ensuite au four, avec le pain de la semaine,

-au travail (mais oui !) à garder un maigre troupeau de vaches dans un champ voisin ; ils avaient aussi appris à éviter les ruades intempestives ainsi que les coups de cornes imprévus ;

-...

La détermination comme la mise en œuvre de leurs activités ne dépendaient que d'eux, même s'ils sollicitaient de temps à autre des conseils ou acceptaient parfois les remontrances des anciens du village. Ils apprirent ainsi, souvent à leurs dépens, à ne pas monter trop haut dans l'if ni à s'approcher excessivement de l'arrière-train d'un cheval rétif qui supportait mal leurs intrusions dans son écurie.

La fin de la guerre fut dramatique pour eux. Raymond, qui avait été pris en pension chez ses grands-parents pour la durée des hostilités, dut repartir chez ses parents à Paris, oublier son breton et sa Bretagne...Quant à son compagnon, demeuré seul au village, le choc qu'il eut à subir fut sans doute moins violent, même s'il dut, cette fois, prendre le chemin de l'école. Les premiers jours, il eut du mal à saisir le sens des mots que prononçait sa maîtresse qui s'exprimait dans une langue qui lui était étrangère. Une merveilleuse maîtresse qui comprit bien ses problèmes et qui, contrairement aux injonctions des autorités scolaires de l'époque, fit les raccords nécessaires en breton afin qu'il assimile cette nouvelle langue. En lui permettant de rattraper ainsi ce que l'école maternelle qu'il n'avait pas connue lui aurait peut-être appris.

** Ancien élève-maître de l'Ecole Normale d'Instituteurs de Quimper (Promotion 1954-1958)*